

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 29

Artikel: Une partie champêtre
Autor: Monnet, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179399>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Pour la Suisse: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr. — Pour l'étranger: le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur Vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Une partie champêtre.

L'année dernière, nous avons donné une description d'une partie champêtre faite par la Société artistique et littéraire de Lausanne, le 24 juin 1866, dans la belle campagne de Rovéréaz. Cette fête, d'un caractère tout nouveau, avait parfaitement réussi et laissé les plus agréables souvenirs.

Et cependant, pour quiconque connaît la population lausannoise, ce n'était pas peu de chose que d'adresser une circulaire à quelques centaines de personnes et leur dire: Le comité de la Société artistique vous propose de faire une promenade à la campagne; il vous offre l'ombrage d'une belle forêt, et de la musique; ceux qui désirent faire un pique-nique sur le gazon sont priés de pourvoir au nécessaire. La promenade a pour but de jouir des beautés de la nature, de causer et s'amuser ensemble.

Eh bien, parmi ces Lausannois, qui ont des habitudes si enracinées, qui ont le penchant de douter de toute innovation, parmi ces Lausannois souvent trop scrupuleux à divers endroits, un très grand nombre acceptèrent avec plaisir l'invitation qui leur était faite. Le succès de la petite fête dépassa l'attente générale; deux cents personnes, au moins, y prirent part, et tous en revinrent gais et satisfaits.

Cette année, même initiative prise par le comité de la Société, même programme. La partie fut fixée au 30 juin.

Dès midi, un grand char à foin, attelé de deux chevaux, obligeamment offert par M. Adrien M. et arrangé par ses soins pour recevoir les paniers et caissons renfermant les provisions de bouche, stationnait vers la douane. Chaque panier, chaque caisse portait une étiquette avec le nom de son propriétaire. Il y avait, en outre, sur plusieurs, de plaisantes inscriptions qui paraissaient de bonne augure pour les récréations de la journée et témoignaient assez qu'un vrai contentement avait présidé à ces petits préparatifs.

On lisait sur quelques-unes de ces étiquettes:

Rovéréaz, par la route neuve, la douane et la ligne.

Liquide précieux. PIANO!! ce qui voulait assez dire: n'y touchez pas.

On est prié de mettre au frais, à l'arrivée.

Et bien d'autres encore.

On a pu remarquer que les provisions étaient plus

abondantes, les caisses et paniers beaucoup plus grands que l'année précédente, où l'on doutait un peu de la réussite de cette fête et où l'on ne semblait monter à Rovéréaz qu'avec hésitation.

A deux heures, le char partit. Rien de plus pittoresque que de voir monter ce fourgon rustique, suivi de nombreux groupes de messieurs, de dames et d'enfants.

Jusque-là le soleil avait été magnifique et nous promettait une après-midi superbe.

Vers trois heures, plus de trois cents personnes étaient réunies dans la grande et belle propriété de M. de Cerjat, dont les sentiers romantiques et les fraîches avenues sont toujours si libéralement ouverts aux promeneurs lausannois. Plusieurs groupes se formèrent sur la lisière du bois, où cinq tonneaux, remplis à la brasserie de la Rosiaz, offraient aux arrivants leurs robinets, d'où la bière jaillissait mousseuse et rafraîchissante.

Oh! comme un verre de bière est délicieux lorsqu'on a monté la route brûlante et poudreuse de la Sallaz et qu'on arrive sous de beaux ombrages!

L'orchestre de Beau Rivage, composé de 18 artistes, s'était installé de bonne heure sous un berceau de feuillage et jouait pour saluer l'arrivée des membres de la Société et des invités. Bientôt il se forma, dans cet endroit, un grand cercle d'auditeurs, qui, après avoir remercié les artistes par des applaudissements répétés, se dispersèrent peu à peu dans la forêt pour en parcourir les sentiers et les tapis de mousse; puis, après une demi-heure, chacun de revenir sur le lieu de la fête, les mains pleines de fraises, de framboises ou de myrtilles.

Des divertissements d'un autre genre commencèrent. On annonça la *coquille*; quelques jeunes gens formèrent une chaîne, qui s'allongea prodigieusement en quelques minutes, et enlaça dans ses méandres capricieux et rapides tous les assistants, qui furent obligés d'y prendre part. Il y eut bien quelques chutes, mais le malheur n'était pas grand: on tombe, on se relève, on fait rire les autres et l'on rit soi-même.

La danse, alternant avec les jeux, était d'un effet charmant; la joie devint générale quand l'orchestre joua la bonne et ancienne valse de Lauterbach; jeunes et vieux, tous y prirent part; tous avaient le pied léger. Quels bons rires, quelle franche gaieté!

Ainsi qu'on voit dans un camp de manœuvres les

soldats fatigués mettre avec empressement les fusils en faisceaux, au signal du repos, et courir à la cantine prendre quelques rafraîchissements, ainsi nos danseurs, étourdis par la valse, très fatigante sur un sol inégal, coururent en folâtrant aux caisses et aux paniers lorsque la musique annonça l'heure du pique-nique.

Comme il était charmant ce pique-nique, comme les mets les plus simples sont savoureux en pleine campagne, et comme le grand air aiguise l'appétit !

Dîner à la maison, avoir tout à souhait, être servi sur une belle nappe blanche par une jolie cuisinière, voir briller sur sa table des carafons sculptés et des services en argent, tout cela ne vaut pas un pique-nique au milieu des prés, où les foins répandent leurs parfums, où les oiseaux babillent, où tout rend l'existence plus légère et plus douce.

N'oublions pas de mentionner un curieux incident survenu pendant notre repas champêtre. Depuis quelques instants déjà plusieurs personnes paraissaient très préoccupées à la vue d'un objet qui était pour elles un véritable mystère. Elles avaient remarqué, dans un champ de seigle situé à quelque distance, une tête qui se montrait au-dessus des épis, puis s'abaissait pour reparaitre ensuite par un mouvement régulier de haut en bas qui intrigua bientôt tout le monde. Mille conjectures se firent jour : Était-ce un espion, un garde-champêtre qui épiait nos faits et gestes?... Était-ce un chasseur à l'affût?... Peut-être un mal intentionné qui méditait quelque mauvais tour?... Personne ne pouvait trouver le mot de l'énigme; et cependant la figure mystérieuse continuait à se montrer de temps en temps au-dessus des épis. Il fallait pourtant savoir à qui l'on avait à faire. On décida d'envoyer quelqu'un sur les lieux. Trois messieurs, chargés de cette mission, convinrent d'avance d'agir avec beaucoup de circonspection et de ménagements. Ils s'avancèrent lentement, mais d'un pas ferme et résolu. Tous les regards étaient dirigés sur eux. Arrivés à peu près à l'endroit où se trouvait l'inconnu, ils s'arrêtèrent pour conférer une dernière fois sur leur manière d'agir. Tout-à-coup il furent interrompus par ces paroles toutes rassurantes : « Bonjour, Messieurs, vous êtes bien aimables de venir me tenir compagnie.... » C'était M. Bryner, peintre, qui nous *croquait* en cachette. Il acheva son esquisse et prit le bras de ces Messieurs, qui le ramenèrent au milieu de nous.

On s'amusa beaucoup de cette méprise, et chacun voulait voir le croquis. Mais toutes les supplications furent inutiles. Comme les poètes, les peintres ne montrent leur travail que lorsqu'il est achevé. En revanche, M. Bryner fut accablé de questions :

- Avez-vous au moins croqué notre président ?....
- N'oubliez pas M. X. avec son grand chapeau ?...
- Y suis-je ?

— Et ma voisine, comme elle ferait bien dans le paysage, avec son pâté à la main !

- Et le nez de M. Z...

Etc., etc., etc.

La rédaction du *Conteur* avait une autre préoccupation, elle qui se demande, après chaque numéro :

Que faudra-t-il donner dans le prochain ? elle qui arrive quelques fois au vendredi sans avoir une ligne à livrer à l'imprimeur qui la harcèle. Il s'agissait de s'emparer de l'artiste, de le harceler aussi, afin d'obtenir son croquis pour le *Conteur*. Il voulut bien accéder à notre désir et, grâce à son aimable obligeance, nous avons le plaisir de pouvoir offrir à nos lecteurs le charmant dessin à la plume qui accompagne le présent numéro.

Après le pique-nique, quelques bonnes chansons, dont le refrain était chanté par tous les assistants, quelques déclamations amusantes firent grand plaisir, entretenirent un joyeux entrain.

Jamais nous n'avons vu les artistes de la chapelle de Beau-Rivage aussi gais, aussi contents. Eux qui sont toujours sérieux comme la musique classique qu'ils interprètent si bien, ils avaient l'air de dire : « Nous sommes avec de bons enfants, amusons-nous ! »

La nuit, qui nous parut arriver beaucoup trop tôt, il est vrai, vint cependant ajouter à notre programme. Une foule d'artificiers se révélèrent parmi nous; la plupart des Messieurs avaient apporté des pétards, des fusées, des soleils, des flammes de Bengale qui, partant de toutes parts, éclairaient la scène et rougissaient le feuillage.

La rentrée en ville fut excessivement gaie et animée. Durant tout le trajet, des flammes de Bengale jetèrent sur notre chemin leurs couleurs magiques et éclairèrent des visages souriants.

« A une autre fois ! » Ce fut le mot de toutes les bouches à la fin de cette agréable journée.

L. M.

Isabeau.

Dans un joyeux banquet, dont j'ai triste mémoire,
A coté d'Isabeau le sort m'avait placé,
Yeux louches, nez camard, bouche immense et peau noire,
Voilà, dans un seul vers, son visage tracé.

Son humeur répondait à sa triste figure
Que bons plats et bons vins, seuls, pouvaient déridier,
A table, elle savait remplir outre mesuré
Son verre, son assiette et surtout les vider.

Par malheur entre nous était une bouteille
D'un vin vieux, le meilleur qu'ait produit le raisin,
Qui d'un monstre hideux ferait une merveille
Pour qui le sablerait auprès d'un tel voisin.

Le premier verre bu, jugez de ma surprise ?
Les deux yeux d'Isabeau me semblèrent d'accord,
Son nez se redressa, sa peau parut moins bise !
Et sa bouche sourit moins grande que d'abord.

J'avale un second verre et je la vis parée
De grâces qui sortaient de la douce liqueur;
Puis un troisième, hélas ! et mon âme égarée
Sollicita sa main et lui donna mon cœur.

Elle devint ma femme, oh ! depuis cette époque
J'ai pris Bacchus en haine et la vigne en horreur,
Je ne bois plus de vin, son odeur me suffoque
Et l'aspect d'un flacon me remplit de terreur.

La vérité n'est point dans le jus de la treille,
Et si les Grecs, jadis, la cherchaient dans un puits,
Morbieu ! je le sais trop, au fond d'une bouteille
On la trouve encor moins comme j'ai vu depuis.

Pour juger une fille il faut un œil sévère,
Il faut à la raison demander son flambeau,